Huit Tableaux
par
Hubert-Robert

Quarante-trois Dessins par Cochin
Portraits du XVIIIe Siècle

provenant du Salon de Mme Geoffrin

ET APPARTENANT AU COMTE DE LA BÉDOYÈRE

[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
1.323.100

HUIT TABLEAUX

PAR

HUBERT ROBERT

QUARANTE-TROIS DESSINS

PAR

COCHIN

NOTICES

PAR

R.-CLAUDE CATROUX

CONDITIONS DE LA VENTE

Elle aura lieu au comptant.

Les acquéreurs paieront *17 fr. 50 pour cent* en sus des enchères.

ORDRE DE LA VACATION

	Numéros
Dessins.	9 à 51
Gravures	52 à 54
Tableaux	1 à 8

Paris. — Imp. Georges Petit. — 721-21.

CATALOGUE

DE

HUIT TABLEAUX

PAR

HUBERT ROBERT

QUARANTE-TROIS DESSINS

PAR

COCHIN

Portraits du XVIIIe siècle

Provenant du Salon de Madame GEOFFRIN

ET APPARTENANT

Au COMTE DE LA BÉDOYÈRE

DONT LA VENTE AURA LIEU A PARIS

GALERIE GEORGES PETIT

8, RUE DE SÈZE, 8

Le Mercredi 8 Juin 1921

à deux heures et demie

COMMISSAIRE-PRISEUR

Me HENRI BAUDOIN

10, rue Grange-Batelière, 10

EXPERT

M. JULES FÉRAL

7, rue Saint-Georges, 7

EXPOSITIONS

PARTICULIÈRE : *Le Lundi 6 Juin 1921, de 2 heures à 6 heures*

PUBLIQUE : *Le Mardi 7 Juin 1921, de 2 heures à 6 heures*

Les Tableaux et les Dessins qui font l'objet de cette vente proviennent de l'ancien Salon de Madame Geoffrin. Ils devinrent, après sa mort, la propriété de sa fille la Marquise de La Ferté-Imbault. Celle-ci n'ayant pas laissé d'héritiers directs, les légua à Louis d'Estampes Marquis de Mauny, neveu de son mari et ancêtre du Comte de La Bédoyère, leur propriétaire actuel. Ils furent transférés au château de Raray où ils ont été conservés jusqu'à ce jour, par suite du mariage de Mademoiselle d'Estampes avec le Grand-Père du Comte de la Bédoyère.

TABLEAUX ANCIENS

ROBERT

(HUBERT)

Paris, 22 mai 1733 † Paris, 15 avril 1808.

1 — *Vue de la forêt de Caprarola.*

A l'orée de la forêt, à l'ombre d'un grand arbre, un chasseur coiffé d'un large feutre, appuyé sur son fusil, s'entretient avec un groupe de jeunes femmes. L'une d'elles, vêtue de rouge, son chapeau posé dans l'herbe, s'appuie nonchalamment sur un panier. Deux faisans gisent à ses pieds. Une paysanne s'avance, à droite, accompagnée d'un garçonnet portant un faix de branchage sur son épaule. Elle a une hotte sur son dos, un enfant y sourit à une fillette qui, debout près de sa mère, lui tend les bras. Une villageoise, une corbeille sous le bras, se dirige vers une longue et belle allée ombreuse qui s'ouvre, au centre, sous les rameaux entrecroisés. Des cavaliers suivis de valets et de chiens y courrent la bête dans la lumière bleuâtre du fond et, à gauche, à l'amorce d'une seconde avenue, un couple s'entretient sous les branches. Au ciel, de petits nuages roses ou gris.

Toile. Haut., 1 m. 65; larg., 1 mètre.

Ce tableau est vraisemblablement *La Vue de Caprarole,* que le peintre exposa en 1771, au Salon, sous le n° 81, avec 12 autres peintures. Les dimensions concordent : 5 pieds de haut sur 3 pieds de large.

Diderot, après avoir écrit que l'envoi « n'était pas sans mérite », ajoute : « Un mot sur M. Robert. Si cet artiste continue à esquisser, il perdra l'habitude de finir; sa tête et sa main deviendront libertines. Il ébauche jeune, que fera-t-il donc lorsqu'il vieillira? Il veut gagner ses dix louis dans la matinée; il est fastueux, sa femme est une élégante, il faut faire vite... Finissez, Monsieur Robert; prenez l'habitude de finir, Monsieur Robert, et quand vous l'aurez prise, Monsieur Robert, il ne vous en coûtera pas plus pour faire un tableau qu'une esquisse. » Diderot, *Salon de 1771,* page 496 des *Œuvres complètes* (Paris, Garnier, 1876).

Le continuateur des *Mémoires de Bachaumont,* Pidansat de Mayrobert, critique souvent grincheux, se montre bienveillant pour H. Robert : « On rend justice à son *Incendie dans les principaux édifices de Rome,* dont l'embrasement, d'un grand effet, semble éclairer toute la salle. On se repose agréablement la vue fatiguée en ramenant les yeux sur *la Forêt de Caprarole.* Son vert doux et dégradé forme un contraste agréable et séduisant. »

Caprarola est situé sur le mont Cimino, à peu de distance de la route de Rome à Sienne : « Au-dessus de Ronciglione, il y a un autre village appelé Caprarola, dans lequel il y a un très beau palais bâti en forme de citadelle sur une montagne, il appartient à la maison de Farnèse; les appartements en sont fort commodes, les meubles riches et précieux; il est accompagné de deux beaux jardins avec plusieurs belles fontaines... Ce palais passe pour un des plus magnifiques palais d'Italie pour son architecture qui est du fameux Vignole. Il est bâti en pentagone avec cinq faces fort hautes, toutes égales. La cour du milieu est parfaitement ronde, de même que les corridors et les galeries qui l'environnent et cependant les salles sont quarrées et bien proportionnées... » *Les Délices de l'Italie,* tome Ier, page 332, Paris, 1707.

« Mais une petite, élégante et gracieuse composition, qui peut-être ne fait pas moins d'honneur à Vignole que son grand et savant palais, est le Palazzuolo, ou casin de Caprarola, situé dans la partie haute des jardins, asile charmant au milieu des bois, jadis orné de fleurs, de vases, de fontaines et d'une belle cascade. De la dernière terrasse, on découvre un vaste et superbe horizon dont le point le plus éclatant est la cime aiguë, azurée du Soracte. » M. Valéry, *l'Italie confortable,* page 233, Bruxelles, 1842.

Hélio Léon Morette Paris

1

Dans ses *Carnets*, Mme Geoffrin note : « J'ai commencé la collection de mes tableaux en 1750. Ils ont tous été faits sous mes yeux. »

Parmi ces tableaux, *les Carnets* mentionnent : « ROBERT : (en 1768 et 1769) quatre ovales moyens à dix louis pièce, 960 livres; quatre plus petits à huit louis, 760 livres; — (en 1771 et 1772) trois grands tableaux de fabrique et paysages pour remplacer les trois grands Van Loo que j'ai vendus à l'Impératrice de Russie, 2,760 livres; — plus trois grands tableaux représentant les jardins de l'abbaye Saint-Antoine, 1,800 livres; — plus deux, représentant l'intérieur de ma chambre, que j'ai donnés à M. de Trudaine; 864 livres. » Cf. P. DE SÉGUR, *Le Royaume de la rue Saint-Honoré, Madame Geoffrin et sa fille*, Paris, Calmann-Lévy, 1898, pages 405 et 406.

Les trois grands tableaux de Van Loo que Madame Geoffrin vendit à l'Impératrice de Russie 36.000 livres, le furent pour secourir Mlle de Lespinasse, qu'elle venait de prendre en affection et qui se trouvait dans une situation fort délicate. *La Vue de Caprarola* fut sans doute l'un des trois tableaux qui prirent leur place dans l'hôtel de Madame Geoffrin.

Cité et décrit dans P. DE NOLHAC, *Hubert Robert*, page 49 (Éd. Goupil et Cie, 1910).

Reproduit, en regard de la page 126 du même ouvrage, sous le titre : *Villageois et chasseurs dans une forêt.*

PENDANT DU SUIVANT

2 — *Le Soir.*

Une jeune femme, coiffée d'un turban rayé, en robe rouge, un panier au bras, portant un enfant, descend les degrés d'un escalier, au premier plan, souriante et vue de face. Un garçonnet est étendu, à droite, sur une draperie et des feuillages qui jonchent les dalles; deux autres jeunes femmes le regardent, arrêtées devant une statue qui s'érige parmi des branches. Une autre s'avance, portant une corbeille et une cruche de terre; d'autres, plus au fond, gravissent les marches de l'escalier, que dore le soleil couchant.

Une fontaine jaillit en cascade, à gauche, sous une voûte encastrée dans une muraille ornée de deux mascarons. L'eau tombe dans une vasque semi-circulaire, devant laquelle deux lavandières sont, l'une agenouillée, l'autre debout. Une terrasse la surplombe bordée d'une rampe de fer. Une jeune fille, en robe bleue, s'y appuie, dans l'attitude la plus charmante. Un édifice en ruine, derrière elle, se silhouette sur un ciel délicat.

Une arche, décorée de statues antiques dressées sur des socles, et de deux Victoires affrontées, s'ouvre, au centre, ornée de deux lions de bronze. Un couple est accoudé à sa balustrade, sur laquelle est jetée une draperie rayée gris et rose. Il écoute deux chanteuses qu'accompagne un joueur de guitare. Une ligne de peupliers, en bordure d'un jardin, étend, à droite, ses frondaisons mobiles dans le vent léger et dont les cimes vertes s'influencent de la teinte rose du ciel.

A droite, en bas : *Peint par H. Robert.*

Toile. Haut., 1 m. 63; larg., 1 m. 30.

Ce tableau et le suivant sont vraisemblablement deux des trois tableaux « de fabrique et paysages » portés aux *Carnets* de Madame Geoffrin et qu'elle commanda à H. Robert pour remplacer ses Van Loo.

Cité et décrit dans P. de Nolhac, *Hubert Robert,* op. cit. page 49.

Hélio Léon Muratto Paris

Hélène Léon Moretto Paris

PENDANT DU PRÉCÉDENT

3 — *Le Matin.*

Une fontaine de marbre antique s'érige, à droite, sous un ciel assombri par des nuées. Des verdures vivaces ont envahi ses pierres descellées par le temps, et mêlent la note sourde de leur feuillage à la patine dorée de ses colonnes cannelées. Une niche à caissons s'arrondit, au centre, au-dessus d'un Neptune de porphyre. L'eau jaillit à ses pieds d'une urne inclinée, que tient un dieu fluvial et sur laquelle est accoudée une Source. Elle tombe, en écumant, dans un bassin de forme semi-circulaire. Une lavandière, sa corbeille sur la tête, est arrêtée devant sa margelle humide et une paysanne remplit une cruche de terre. Drapé dans un manteau brun, un homme apaise du geste un chien qui s'élance vers deux enfants effrayés. Une villageoise est assise, à droite, en corsage rouge et jupe jaune, parmi des paniers, près d'un autre homme agenouillé et de deux enfants.

Une bergère, un bambino sur les genoux, garde, à gauche, ses moutons, assise sous un bosquet, qu'orne une statue de pierre. Un petit temple à fronton triangulaire s'élève plus loin parmi les arbres et des paysans hâtent leurs troupeaux sur une route en lacis qui conduit à une ville, dont on distingue, au fond, les édifices devant une ligne de collines bleuâtres, qui s'estompent à l'horizon.

A droite, en bas : *Peint par H. Robert.*

Toile. Haut., 1 m. 63; larg., 1 m. 30.

Cité et décrit dans P. de Nolhac, *Hubert Robert*, op. cit. page 49 :

« Trois grands tableaux de fabriques et paysages qu'il est facile de reconnaître parmi les Hubert Robert de Madame Geoffrin aujourd'hui conservés au château de Raray. Ces trois morceaux sont assez

différents pour représenter les divers genres où il (Hubert Robert) a pris l'habitude de s'exercer; il y a le morceau d'architecture antique, une niche avec une statue de Jupiter, au pied de laquelle jaillit une fontaine, au milieu d'une vaste plaine à lointain italien ; il y a le morceau d'architecture moderne, une arche faisant communiquer deux parties d'une villa romaine avec des escaliers variés, une fontaine encore et d'ingénieux effets de délabrement; enfin le pur paysage, un sous bois, au fond duquel passe une chasse. Tous ces tableaux sont animés de personnages, de groupes rustiques, de femmes et d'enfants qui leur donnent beaucoup de gaieté ». P. DE NOLHAC, même ouvrage, p. 48 et 49.

Hôtel Léon Marette Paris.

4 — *La Retraite de Madame Geoffrin à l'Abbaye Saint-Antoine*

Madame Geoffrin, en coiffe noire et robe grise, est assise en compagnie de six religieuses, autour d'une table de pierre, devant une charmille taillée en arceaux et surmontée de boules de verdure. Elle tend la main gauche vers son laquais qui lui présente une lettre. Une sœur, vêtue de blanc, sert le chocolat et une suivante de Madame Geoffrin est debout, au centre, un manteau sur le bras.

Assis, à droite, sur le gazon, un carton sur les genoux, Hubert Robert dessine prestement la scène. Il est en habit rouge dont les basques s'étalent dans l'herbe, culotte brune, bas blancs, souliers à boucles et porte le tricorne sur une perruque nouée d'un catogan. Deux jeunes nonnes, en robe blanche à paniers, se penchent curieusés au-dessus de sa tête et suivent les progrès de l'esquisse.

Une porte à claire-voie donne, derrière elles, accès à un colombier enguirlandé de lierre et de feuillage. Des pigeons roucoulent sur le toit ou décrivent leurs orbes dans le ciel.

Deux arbres s'élèvent, au centre, le tronc pris sous une végétation parasite; à gauche, une brouette près d'une corbeille d'osier.

A droite, en bas : *Peint par H. Robert.*

Toile. Haut., 1 m. 55; larg., 88 cent.

Bien que fort amie des encyclopédistes et qu'elle parut, dans le privé, souscrire aux audaces de leurs pensées, Madame Geoffrin n'en avait pas moins gardé toute sa vie les habitudes pieuses de sa jeunesse. « Elle tint à rester toujours strictement fidèle aux pratiques extérieures de la religion. » « Elle voyait souvent son curé et faisait ses pâques tous les ans. » Marmontel dit qu'elle se rendait à la messe « comme on va en bonne fortune », mais « cette sorte d'hypocrisie n'était guère dans son caractère ». N'est-ce pas elle qui amena Fontenelle à se confesser,

pour la première fois, dans sa centième année et La Harpe ne cite-t-il pas cette anecdote plaisante : « Une de ses femmes de chambre avait un beau-frère mourant, qui ne voulait pas se confesser : « Ah! j'irai, dit cette dame, et je lui parlerai de manière qu'il faudra bien qu'il se confesse! » Elle y va, en effet, et à son retour, Madame Geoffrin lui demande des nouvelles du succès de sa mission et si le malade s'est rendu à ses raisons : « Vraiment oui, madame, il a bien fallu. — Et comment avez-vous fait? — Madame, je me suis approchée de son lit, et je lui ai dit comme çà : Eh bien, qu'est-ce que c'est donc? Et pourquoi donc? Et comment donc?... Madame, il a tout de suite demandé son confesseur! » La Harpe, *Correspondance.*

« Il semble que le déclin de sa santé et l'approche visible de la mort aient éveillé en elle des préoccupations plus sérieuses. Dans les dernières années, assure Gleichen, elle avait pris l'habitude de se retirer de temps à autre dans un cloître, pour y faire une sorte de retraite; et lorsque vint le jubilé de 1776, elle en suivit tous les exercices avec une ferveur inaccoutumée... Elle avait loué, vers cette époque, l'appartement de madame la princesse de Beauvau, son amie, dans le couvent des Dames de l'Abbaye Saint-Antoine, à Paris, et elle y prenait de temps à autre quelques jours de repos. Plusieurs des toiles qu'elle avait commandées au peintre Hubert Robert la représentent dans les jardins de ce monastère, se promenant ou jouant aux cartes avec les religieuses. » P. de Ségur, *Le Royaume de la rue Saint-Honoré,* op. cit., page 363 (Paris, 1898.)

« L'abbaye Saint-Antoine-des-Champs, aujourd'hui hôpital Saint-Antoine, située rue du faubourg de ce nom, fut fondée en 1198, par Foulques de Neuilly, le plus célèbre prédicateur de son temps, qui, en outre, faisait beaucoup de miracles. Il guérissait toutes sortes de maladies par l'imposition des mains et le signe de la croix. Il donnait la lumière aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, dit l'auteur des *Grandes Chroniques de France*, qui ajoute que plusieurs n'y croyaient guère : « aucuns ne les croyent pas légièrement. » Sans doute qu'alors, il ne resta plus de malades à Paris. Il s'associa Pierre de Roussy, autre prédicateur qui, par ses sermons, convertit plusieurs usuriers et femmes publiques de Paris. « Et aussi, ajoute-t-il, les folles femmes qui se mettaient... aux carrefours des voyes (des rues) et s'abandonnaient, pour petit prix, à tous, sans avoir honte ni vergogne. » (*Grandes Chroniques de France*, t. II, f. 25, verso.) Ces femmes prostituées, après avoir entendu Foulques de Neuilly, se coupèrent les cheveux et renoncèrent à leur infâme métier. Les unes firent des pèlerinages, nu-pieds et en chemise, les autres furent

recueillies par le prédicateur, et devinrent les premières religieuses de ce monastère qui, dans la suite, reçut des accroissements considérables et fut honoré du titre d'*Abbaye royale.* » DULAURE, *Histoire de Paris,* période VI, p. 122.

« Le *Gallia Christiania* donne une liste de quarante et une abbesses, la dernière nommée (le 28 septembre 1760) fut Gabrielle-Charlotte de Beauvau-Craon. Le nombre des religieuses a beaucoup varié (24 en 1647, 50 en 1700, 40 en 1770, époque où les recettes du monastère sont évaluées à 73.400 livres, les dépenses à 64.329 livres). H. MONIN, *État de Paris en 1789*, Paris, 1889.

Lenoir restaura l'abbaye vers la même époque et après la suppression des vœux monastiques elle devint un hôpital (décret de la Convention du 17 janvier 1795).

Cité et décrit dans P. DE NOLHAC, *Hubert Robert*, op. cit. page 49.

Reproduit même ouvrage, en regard de la page 146.

5 — *Les Cygnes de l'abbaye Saint-Antoine.*

Une religieuse, courbée par l'âge et appuyée sur une canne, est arrêtée au bord d'un bassin qui occupe, au premier plan, le centre de la composition, et jette de la nourriture à deux cygnes. Le cou tendu, le bec ouvert, les ailes battantes, ils cinglent vers elle. Des vases de fleurs sont rangés, à gauche, sur la margelle et, au fond, sous des berceaux de roses, trois religieuses sont assises sur un banc : Madame de Mainville, dépositaire, lit un livre d'heures; Madame de Massabeky, sacristine, se penche vers elle, cependant que Madame de Blaiset l'écoute, les bras croisés. Une sœur blanche, debout, près d'une tonnelle, où une autre religieuse fait de la broderie, arrose de grandes alcées rouges.

Une terrasse surplombe, à droite, le jardin. Une rampe de fer la borde. Deux religieuses y sont appuyées et contemplent les ébats des cygnes. Des pariétaires et des capucines croissent sur le vieux mur, où s'ouvre une porte à fronton triangulaire donnant sur un escalier. Près du seuil, une terrine gît ébréchée.

Au fond, deux jeunes filles apparaissent entre deux arceaux de roses et de liserons, et un vieil arbre, à gauche, étend ses dernières branches sur le ciel orageux.

A droite, en bas : *Peint par H. Robert.*

Toile. Haut., 1 m. 55; larg., 88 cent.

Si une tradition, conservée dans la famille de Madame Geoffrin, permet de mettre des noms sur certains personnages qui figurent dans le tableau précédent ou animent celui-ci, il en est d'autres par contre, de second plan, qui demeurent anonymes. Sans doute, plusieurs d'entre eux sont-ils, comme on disait au XVIIIe siècle, « de fantaisie »; d'autres semblent de la suite de Madame Geoffrin et peut-être faut-il y reconnaître Pichard, Marianne et Nanette qui étaient de sa domesticité. Un billet charmant qu'elle écrivait de Vienne à sa fille, Madame de la Ferté-Imbault, pendant son voyage en Pologne, nous renseigne sur ces

Hôtel Lévis Mirepoix Paris

derniers : « Je suis arrivée en très bonne santé, ainsi que mes gens. Je suis très contente d'eux... car, en partant de Paris, j'ai pris une résolution décidée de souffrir patiemment les inconvénients du voyage et de bien traiter mes gens, afin qu'ils me traitassent bien. Vous allez voir si je me suis tenu parole : je me lève tous les jours à quatre heures; je vais tout doucement à la porte de Marianne et de Nanette; je fais *toc-toc*, et je dis d'une voix flûtée : « Les belles demoiselles sont-elles éveillées? ont-elles bien dormi? » Quand elles ont répondu : oui, je les prie très poliment de vouloir bien prendre la peine d'aller éveiller les beaux messieurs. Ces beaux messieurs sont Nanteuil et Pichard. Ce dernier ressemble à Sancho Pança, comme deux gouttes d'eau. Quand on est venu me dire que les beaux messieurs ont fait graisser la voiture, et que les belles demoiselles sont prêtes, je dis : « voilà qui est bien », je monte en voiture, et nous allons. A la dînée, je ne suis occupée que du dîner des beaux messieurs et des belles demoiselles, et nous remontons en carrosse. A la couchée, j'en fais autant; et nous voilà tous en bonne santé, et très contents les uns des autres. » Lettre citée par M. P. de Ségur, *le Royaume...*, op. cit., pp. 254-55.

Cité et décrit dans P. de Nolhac, *Hubert Robert*, op. cit., page 49.

Reproduit, même ouvrage, en regard de la page 148.

6 — *La Promenade de Madame Geoffrin au jardin de l'abbaye Saint-Antoine.*

Madame de Beauvau, abbesse, lui donne le bras. Madame Geoffrin apparaît de dos, coiffée de noir, vêtue de gris. Madame de Wandorp marche auprès d'elle, ainsi que Madame de Lhorme, première intendante de la Maison et dépositaire. Une religieuse portant l'habit blanc est agenouillée, à gauche, devant un treillage de bois enguirlandé de roses et qui entoure un carré de gazon; elle y cueille des fleurs qu'elle dépose dans une corbeille placée auprès d'elle. Un jardinier, à droite, en veste rouge, culotte bleue et souliers à boucles, promène un râteau nonchalant parmi les feuilles mortes. D'autres religieuses suivent une allée ombreuse, au second plan, parmi lesquelles Madame de Mailly, mère de l'abbesse de Poissy, et Madame Letourneur, maîtresse des novices et sœur aînée de Madame de Wandorp, épouse en premières noces de M. de Wandorp, en deuxièmes de M. de Batteville, en troisièmes de M. Le Tourneur, en quatrièmes de M. de Virieu de Beauvoir, lieutenant du roi.

Une statue de pierre se dresse à l'extrémité de l'avenue et deux vases décoratifs ornent son départ.

Sur le socle de l'un d'eux, à gauche, l'œuvre est signée : *H. Robert, 1773.*

Toile de forme ovale. Haut., 1 m. 20; larg., 89 cent.

Cité et décrit dans P. de Nolhac, *Hubert Robert*, op. cit. page 49.
Reproduit, même ouvrage, en regard de la page 52.

Hélène Léon Marotte Paris

Hélio Lion Marette Paris

7 — *Le Déjeuner de Madame Geoffrin.*

En robe grise, coiffée d'un petit bonnet, Madame Geoffrin, assise devant une petite table, prend son chocolat. Debout derrière son fauteuil de velours grenat, son domestique lui fait respectueusement la lecture. Un petit feu flambe, à gauche, dans une cheminée de marbre que surmonte une haute glace, et tiédit la pièce. Un écran bleu posé devant le foyer protège Madame Geoffrin de son atteinte. Deux grisailles, un médaillon et un dessus de porte décorent la muraille du fond, qu'orne un paysage d'Hubert Robert, dont la composition se reflète en la transparence de la glace. Sur un secrétaire, près de la cheminée, des livres montrent leurs tranches rouges ou les dos de leurs reliures et, à droite, devant une porte, un balai est négligemment appuyé contre un siège tendu de velours.

A droite, en bas : *Peint par H. Robert.*

Toile. Haut., 66 cent.; larg., 58 cent.

Au verso, sur le châssis, on lit l'inscription : *Déjeuner de Madame Geoffrin dans son salon.*

Madame Geoffrin nous apparaît ici dans son intérieur, et en quelque sorte surprise dans son intimité. Ce n'est plus l'élégante jeune femme telle que, en 1738, la peignit Nattier, le sein à demi nu, une écharpe autour des épaules, assise sur un tertre, dans un paysage, et méditant sur une lecture. Les années ont mis leur empreinte sur son intelligent visage, et il y a loin de cette image à celle qu'en traçait autrefois Diderot, alors que, jeune fille, elle se rendait le matin à l'église Saint-Roch : « En cornette plate, en mince et légère siamoise, jolie comme un ange, joignant, au pied des autels, les deux plus belles menottes du monde. » Diderot, *Correspondance.* Mais c'était, s'il faut en croire La Harpe, « la figure de vieille la plus avenante qu'il fût possible de voir ».

Elle était toujours d'une mise fort simple, malgré que son revenu

fût estimé à près de cent cinquante mille livres de rente. Il est vrai que le plus clair en passait à des œuvres de bienfaisance ou en libéralités de toutes sortes, qu'elle se plaisait à faire aux artistes et aux hommes de lettres dont les affaires étaient embrouillées.

« Elle impose le respect avec douceur, par sa taille élevée, par ses cheveux d'argent couverts d'une coiffe nouée sous le menton, par sa mise si noble et si décente et son air de raison mêlé à la bonté. » (Madame Suard.)

« Madame Geoffrin fut fort bien. Je remarque toujours le goût noble et simple dont cette femme s'habille : c'était, ce jour-là, une étoffe simple, d'une couleur austère, des manches larges, le linge le plus uni et le plus fin, et puis la netteté la plus recherchée de tout côté. » (Diderot, lettre à une amie, octobre 1760.)

« Ayant entendu parler de moi, Madame Geoffrin me vint voir un matin et me dit les choses les plus flatteuses sur ma personne et sur mon talent. Quoiqu'elle ne fût pas alors très âgée, je lui aurais donné cent ans; car, non seulement elle se tenait un peu courbée, mais son costume la vieillissait beaucoup. Elle était vêtue d'une robe gris de fer et portait sur sa tête un bonnet à grand papillon, recouvert d'une coiffe noire nouée sous le menton. A pareil âge maintenant, les femmes, au contraire, réussissent à se rajeunir par le soin qu'elles apportent à leur toilette. (*Souvenirs de Madame Vigée-Le Brun,* tome Ier, p. 16.)

« Madame Geoffrin avait alors soixante et un ans (1760). Cette mise de vieille, si exquise en modestie et en simplicité, lui était particulière et rappelle l'art tout pareil de Madame de Maintenon. Mais Madame Geoffrin n'avait pas à ménager ni à soutenir les restes d'une beauté qui brillait encore par éclairs dans le demi-jour; elle fut franchement vieille de bonne heure, et elle supprima l'arrière-saison. Tandis que la plupart des femmes sont occupées à faire retraite en bon ordre et à prolonger leur âge de la veille, elle prit d'elle-même les devants, et elle s'installa sans marchander dans son âge du lendemain. « Toutes les femmes, disait-on d'elle, se mettent comme la veille, il n'y a que Madame Geoffrin qui se soit toujours mise comme le lendemain. » (Sainte-Beuve, *Causeries du lundi,* tome II, p. 313.)

Une curieuse note des *Carnets,* écrite de la main de Madame Geoffrin, précise de la manière suivante les détails de sa toilette :

« Mesure de mes robes :

« Pour robe et jupon de taffetas d'Italie uni : treize aunes.

« Pour pet-en-l'air de taffetas d'Italie : deux aunes et demie.

« Pour le jupon : trois aunes et demie.

« Pour deux bouffants de droguet : cinq aunes trois quarts.

« Coiffes de taffetas : trois livres pièce.

« Monture de bonnet : une livre dix liards pièce. »

Sa marchande de mode était « Mademoiselle Jouet, rue Montmartre, proche la rue de Cléry. »

Madame Geoffrin habitait rue Saint-Honoré (au n° 372 actuel), un hôtel dont l'arrangement intérieur a été considérablement modifié, mais dont la façade subsiste encore. Son salon, à l'époque où Hubert Robert l'y peignit, était devenu « le centre et le rendez-vous de son siècle ».

Il m'en souvient, j'ai vu l'Europe entière
D'un triple cercle entourant son fauteuil,
Guetter un mot, épier un coup d'œil...
Les enfants du Midi, les habitants du Nord,
Le rang, la faveur, la naissance,
Pour être accrédités dans les cercles de France,
Venaient dans son salon prendre leur passe-port
Et recevoir leurs lettres de créance.

DELILLE, poème de la *Conversation*.

Quant au laquais qui se tient si respectueusement derrière ce fauteuil « que l'Europe entière entoura d'un triple cercle », peut-être est-il ce Valentin dont elle écrivait au comte d'Estampes, en juin 1775 : « c'est un trésor que ce domestique, je ne sais ce que je deviendrais si je ne l'avais pas » (lettre citée par M. de Ségur, *le Royaume de la rue Saint-Honoré,* p. 348); ou ce Nanteuil qui l'accompagna en Pologne, et auquel elle donna, dit-elle dans ses *Carnets,* « une montre d'or de 300 livres ».

Cité et décrit dans P. DE NOLHAC ; *Hubert Robert*, op. cit. page 49.

Le musée de Valence conserve un dessin au crayon noir représentant Madame Geoffrin dans le même salon et le même décor, assise devant son secrétaire, elle écrit une lettre, pendant que son laquais mouche les chandelles.

Cf. les reproductions des dessins d'H. Robert au musée de Valence, à la Bibliothèque d'art et d'archéologie, rue Spontini, tome II, planche 88.

8 — *Hubert Robert présente un portrait à Madame Geoffrin.*

Tête nue, la perruque poudrée nouée d'un catogan, vêtu d'un habit gris, chaussé de souliers à boucles, l'artiste, debout devant un chevalet, présente à Madame Geoffrin une toile ovale, représentant une jeune femme. Madame Geoffrin, coiffée d'un bonnet noir garni de dentelle sur le front, vêtue de sa douillette grise, s'est levée de son fauteuil et s'avance pour examiner l'œuvre. Une haute fenêtre éclaire la pièce, à gauche, et, au fond, on aperçoit un lit dans une alcôve à baldaquin et à rideaux rouges. Quelques toiles ornent la muraille, et une bibliothèque apparaît dans la pénombre.

A droite, en bas : *Peint par H. Robert.*

Toile. Haut., 66 cent.; larg., 58 cent.

On retrouve parmi les dessins d'Hubert Robert conservés au musée de Valence, une charmante étude du même intérieur et qui semble avoir servi au peintre pour son tableau. Elle est au crayon noir; elle présente cette variante toutefois que Madame Geoffrin n'y figure pas, non plus que l'artiste, son œuvre et le chevalet. A droite, un laquais drape une des tentures de l'alcôve. Cf. à la Bibliothèque d'art, le recueil cité, planche 89.

« D'autres toiles donnent l'intérieur même de Madame Geoffrin, *La Lecture de la Gazette faite par un domestique*, alors qu'elle prend son chocolat, *Présentation sur un chevalet d'un tableau* qu'elle examine en connaisseuse... l'ensemble de cette série est d'une savoureuse intimité et l'on peut regretter que l'artiste n'ait pas été appelé à nous rendre plus souvent la vie familière de son époque. » P. DE NOLHAC. *H. Robert*, op. cit. pages 49 et 50.

Reproduit, même ouvrage, en regard de la page 50.

L'ornementation, « à la fois discrète et recherchée », des appartements de Madame Geoffrin ne s'arrêtait pas au seuil des salles de réception, elle « s'étendait, au contraire, aux pièces d'un usage plus

Hélio Léon Marcelle Paris

intime, à la chambre à coucher, au boudoir particulier de la maîtresse de maison..., où elle se tenait de préférence pour lire ou pour écrire ses lettres ». « Nous avons le catalogue des livres qui composaient sa bibliothèque; ce sont pour ainsi dire les livres de chevet de Madame Geoffrin, et je suis forcé de convenir qu'ils ne sont ni très nombreux, ni, semble-t-il, très heureusement choisis. Ce sont : le *Maintenoniana*, le *Sévigniana*, les *Épîtres d'Ovide*, une *Vie de Catinat*, plusieurs ouvrages de grammaire et un certain nombre de romans de l'époque, la plupart de Duclos, ou de Crébillon fils, le *Sopha*, *Tanzaï*, *La Comtesse de Luz*, etc. On n'y trouve, chose surprenante, aucun écrit de tous les littérateurs, savants et philosophes, dont elle faisait sa société ordinaire, bien que le plus grand nombre d'entre eux lui fissent hommage de leurs œuvres. Mais elle agissait sans doute avec eux comme avec le bon Burigny, qui l'accablait de ses doctes traités d'histoire et d'archéologie, et à qui elle déclara un jour avec franchise : « Je veux bien les recevoir, mais je ne veux pas les lire. » P. de Ségur, *Le Royaume...*, op. cit., p. 107 et 108.

Si elle ne lisait pas toujours les ouvrages de ses familiers, du moins savait-elle les remercier de leur envoi avec esprit :

« Vous croyez donc, en qualité de gros et d'aimable drôle, avoir acquis le droit de faire toutes les drôleries possibles? Vous venez, mon beau Monsieur, d'en faire une un peu forte; elle ressemble plus à une méchanceté qu'à une galanterie. L'état d'humiliation où se trouvent mes pauvres livres à côté de la magnificence des vôtres perce le cœur; ils ont tous l'air de vieux bouquins qui arrivent de dessus les quais... Il faut que vous ayez une furieuse opinion de vos ouvrages pour leur avoir donné un si bel habit! Depuis que ce nouvel astre brille sur mes planches, je n'ose plus lever les yeux dessus, tant la laideur de leurs anciens citoyens m'afflige, non, je ne vous pardonnerai jamais la révolution que vous venez de faire dans ma bibliothèque. Hélas! je l'aimais telle qu'elle était : à présent, elle fait mon malheur; et elle serait ma ruine, si le diable de la superbe me montait la tête, au point d'être aussi magnifique que l'est votre fatal présent... » Lettre à David Hume, citée par M. de Ségur, p. 70-71.

DESSINS ANCIENS

...« *Cochin complète de jour en jour sa collection de médaillons. Il poursuit son iconographie du siècle, ajoute à cette longue série de petits profils des célébrités contemporaines, à ce défilé en buste des hommes, des femmes de la société, de la cour, de l'Académie, des lettres, de la médecine, de la science, des amis de Madame Geoffrin, des passants étrangers de distinction, de tout visage d'alors qui portait un nom, un talent ou une grâce. Et, combien en a fait Cochin, de ces petites effigies frappées comme des petites médailles, bien souvent échappées à la gravure, et dont le dessinateur envoie d'un seul coup deux douzaines à l'exposition, tant il lui coûte peu de saisir, dans le rond d'un écu de six livres, avec quelques coups de pierre d'Italie, un crayonnage à la fois miniaturé et large, rarement rougi d'un rien de sanguine, ces physionomies dont il attrape d'un tour de main la ressemblance, — une ressemblance merveilleuse, au dire des contemporains.* » Edmond et Jules de Goncourt. *L'Art du XVIIIe siècle,* page 79, Paris, Rapilly (1874).

COCHIN

(CHARLES-NICOLAS)

Paris, 22 février 1715 † Paris, 29 avril 1790.

9 — *Portrait du Pape Clément XIV.*

En buste, de profil à droite, coiffé d'une petite calotte, les cheveux longs sur la nuque et coupés court sur le front.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Au revers, la mention manuscrite : « Gaugalleni, Pape ».

Jean-Vincent-Antoine Ganganelli, 256e pape, sous le nom de Clément XIV, élu le 19 mai 1769, mort le 22 septembre 1774. Il prit l'habit des franciscains le 17 mai 1723 et fut chargé en 1741 de la direction du collège de San-Bonaventura, à Rome. Clément XIII lui conféra le cardinalat le 24 septembre 1759. Il fut élu pape au conclave de 1769 et mourut, dit-on, empoisonné le 26 septembre 1774. On lui doit la fondation du *Musée Clémentin,* destiné à la conservation des monuments de l'antiquité, qu'on découvre fréquemment à Rome. Carracioli a écrit une *Vie de Clément XIV* (Paris, 1775). Cf. également Crétineau-Joly : *Clément XIV et les Jésuites* (Paris, 1853) et Ravignan : *Clément XIII et Clément XIV* (Paris, 1854, 2 vol.).

10 — *Portrait du comte d'Affry.*

En buste, de profil à droite, la perruque roulée en coques sur les oreilles et nouée d'un catogan.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Au revers, la mention manuscrite : « Le comte D'AFFRY. Lieutenant général des armées du Roy, colonel du Régiment des gardes suisses, janvier 1778. Mort dans sa terre de Barthélémy, en Suisse, dans le canton de Fribourg, où il s'était retiré enveloppé du mépris de ses compatriotes et des Français pour sa conduite pendant les orages révolutionnaires. Il doit être mort vers 1792 ou 1793. »

Louis-Augustin d'Affry, né à Versailles en 1713, mort à Saint-Barthélémy (canton de Vaud) en 1793; capitaine aux gardes (1734); maréchal de camp (1748); lieutenant-général à l'armée de Hesse (1762); colonel des Gardes suisses (1767). En 1789, il commandait les régiments chargés de la garde particulière de Louis XVI.

11 — *Portrait de Milord Mansfield.*

En buste, de profil à droite, coiffé d'une ample perruque frisée, l'habit fermé par deux boutons.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Signé au centre, en bas : *N. Cochin Delin. 1774.*

Diam., 10 cent.

William Murray, comte de Mansfield, né à l'abbaye de Scone, le 2 mars 1705, mort à Londres le 20 mars 1793; magistrat et homme politique anglais. Il entra à la Chambre des Communes en 1742, fut nommé attorney général en 1754 et lord-chief justice du ban du roi en 1757. Il fit partie du ministère Newcastle en 1757. Il vint en France en 1774 et reçut le titre de comte en 1776. Il se retira de la vie publique en 1788, honni de la populace, après avoir été hué pour avoir soutenu et approuvé le bill d'assistance aux catholiques. Les vitres de son carrosse furent en cette circonstance brisées par la foule, on pilla et brûla sa maison, d'où il put s'échapper à temps par une porte de derrière.

Son neveu, David Murray, dont l'effigie nous a également été conservée par Cochin (cf. n° 48 du catalogue), hérita après sa mort du titre de comte de Mansfield.

12 — *Portrait présumé du baron d'Holbach.*

En buste, de profil à droite, coiffé d'un catogan.

Dessin à la mine de plomb, de forme ronde.

Signé au centre, en bas : *Cochin Delin. 1757.*

Diam., 10 cent.

Au verso, la mention manuscrite : *Baron d'Holbach.*

Paul-Henri Dietrich, baron d'Holbach, de Heese et de Léande, philosophe et littérateur, né à Heidelsheim en 1723, mort à Paris le 21 janvier 1789. Fixé de bonne heure à Paris, il s'y présenta d'abord en mécène et, par ses largesses et ses fins dîners, mérita d'être surnommé le « maître d'hôtel » de la philosophie. Il a publié : *le Christianisme dévoilé* (1767), sous le nom de Boulanger; *la Théologie portative,* sous le nom de l'abbé Bergier (1768), d'autres ouvrages encore et surtout *le Système de la nature,* sous le pseudonyme de Mirabaud (1760) et *le Bon Sens du curé Meslier* (1772), qui firent scandale.

Cf. n° 32 du catalogue.

12

13

14

15

16

Hélio Léon Moretto Paris

13 — *Portrait de Montesquieu.*

En buste, de profil à gauche, vêtu d'une toge.
Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

« Son maintien modeste et libre ressemblait à sa conversation. Sa taille était bien proportionnée. Quoiqu'il eût perdu presque entièrement un œil, et que l'autre eût toujours été très faible, on ne s'en apercevait point; sa physionomie réunissait la douceur et la sublimité. » (Maupertuis.)

« Sa figure maigre et longue, élégante, a bien le type du pays où il est né, le type bordelais; son profil bien dessiné est d'un beau caractère et semble fait pour la médaille... Un contemporain de Montesquieu, mais qu'on ose à peine citer à son sujet, le frivole abbé de Voisenon, a pourtant sur lui quelques traits heureux et bien rendus : « Il était si bon père qu'il croyait de bonne foi que son fils « valait mieux que lui. Il était ami doux et solide; sa conversation était « rompue comme ses ouvrages. Il avait de la gaieté et de la réflexion; il « savait raisonner et en même temps bien causer. Il était extrêmement « distrait : il partit un jour de Fontainebleau et fit aller son carrosse « devant lui, afin de le suivre à pied pendant une heure pour faire de « l'exercice; il alla jusqu'à Villejuif croyant n'être qu'à Chailly. » Et Garat, dans ses Mémoires sur la vie de Suard, a montré Montesquieu dans son domaine de La Brède, « parmi les pelouses, les fontaines et « les forêts dessinées à l'anglaise, courant du matin au soir, un bonnet « de coton blanc sur la tête, un long échalas de vigne sur l'épaule : ceux « qui venaient lui présenter les hommages de l'Europe lui demandèrent « plus d'une fois, en le tutoyant comme un vigneron, si c'était là le « château de Montesquieu. » (Sainte-Beuve, Causeries du lundi, *Montesquieu*, tome VII, p. 83.)

14 — *Portrait de P. Pairaux.*

En buste, de profil à gauche, les cheveux longs sur la nuque et coiffés d'une calotte.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Signé en bas, au centre : *Dessiné par C.-N. Cochin le fils, 1762.*

Diam., 10 cent.

Au revers, on lit l'indication manuscrite : « Paul Pairaux..., bibliothécaire et antiquaire de l'Infant Philippe, duc de Parme, de l'Académie des Sciences et Belles-Lettres. »

15 — *Portrait de Grimm.*

En buste, de profil à droite, coiffé d'une perruque à catogan.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Signé en bas, au centre : *Dessiné par C.-N. Cochin le fils, en 1757.*

Diam., 10 cent.

Frédéric-Melchior Grimm, écrivain français, né à Ratisbonne, le 26 décembre 1723, mort à Gotha, le 19 décembre 1807. Sa *Correspondance littéraire* a été publiée en partie par Salgues (Paris, 1812-1814) et réimprimée en 15 vol. (Paris, 1829, in-8°).

« Sa figure est agréable par un mélange de naïveté et de finesse, sa physionomie est intéressante, sa contenance négligée et nonchalante. Ses gestes, son maintien et sa démarche annoncent la bonté, la modestie, la paresse et l'embarras... Il faut connaître particulièrement M. Grimm pour sentir ce qu'il vaut. Il n'y a que ses amis qui soient en droit de l'apprécier, parce qu'il n'est lui qu'avec eux. Son air alors n'est plus le même ; la plaisanterie, la gaieté, la franchise, annoncent son contentement, et succèdent à la contrainte et à la sauvagerie... C'est peut-être le seul homme à qui il soit donné d'inspirer la confiance sans en témoigner... » (*Mémoires de Madame d'Épinay*, 1re partie, chap. IX, p. 425.)

« Ces traits, sous lesquels Madame d'Épinay présente Grimm, s'accordent tout à fait avec ce qu'en dit M. Meister, homme de sentiment et de nuance, qui a écrit sur lui longtemps après. M. Meister parle des agréments de sa figure, de sa physionomie pleine de finesse et d'expression, et en même temps il ne nous dissimule pas ce que l'ensemble de sa personne avait d'irrégulier : « Il portait, dit-il, la « hanche et l'épaule un peu de travers, mais sans mauvaise grâce. Son « nez, pour être un peu gros et légèrement tourné, n'en avait pas « moins l'expression la plus marquante de finesse et de sagacité. Grimm, « disait de lui une femme, a le nez tourné, mais c'est toujours du « bon côté. » (C.-A. Sainte-Beuve, *Causeries du Lundi*, t. VII, p. 296.)

16 — *Portrait de M. le Chevalier ***.*

En buste, de profil à gauche, une cravate de batiste autour du cou.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Au revers, l'indication manuscrite : « Mr le Chevalier ***, de l'Académie des Sciences. »

17 — *Portrait de M. de Billi.*

En buste, de profil à droite, une cravate de batiste autour du cou.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Au revers, l'indication manuscrite : « Mr de Pilli, valet de chambre du Roi Louis XV, mort en may 1784, aimé et regretté à tous titres. »

Gravé par Watelet, 1760 avec la mention A. P. F. Chastre de Billi.

18 — *Portrait présumé de J.-B. Le Roy.*

En buste, de profil à gauche, coiffé d'une perruque à catogan.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Signé en bas, au centre : *C.-N. Cochin filius delin. 1758.*

Diam., 10 cent.

Au revers, l'indication manuscrite : « David (Julien-Leroy), fils de Julien, célèbre horloger, fut membre de l'Académie des Sciences. Il s'est rendu célèbre dans la littérature par beaucoup de bons ouvrages. Mort d'apoplexie, le 21 janvier 1800. »

Nous n'avons pas retrouvé la gravure de ce dessin de Cochin qui nous eut permis d'identifier ce personnage; mais il nous semble que la mention portée au verso est erronée : Julien-David Le Roy ne fut pas membre de l'Académie des Sciences, mais de l'Académie d'architecture et il est mort le 28 janvier 1803. Sans doute faut-il reconnaître dans ce portrait celui de Jean-Baptiste Le Roy, son frère, mort le 21 janvier 1800, membre de l'Académie des Sciences et savant électricien.

19 — *Portrait de M. Saurin.*

En buste, de profil à gauche, le nez busqué, le visage souriant.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Au revers, l'indication manuscrite : « M. Saum (Bernard-Joseph), de l'Académie française, avocat, auteur de la tragédie de Spartacus, qui fût [posé] en 1760. Mort à Paris en 1782. Helvetius, qui fut son ami, lui faisait une pension de mille écus d'or et donna le capital à Saurin, lorsque celui-ci se maria. »

Saurin (B.-J.), poète dramatique, né à Paris en 1706, auteur de trois tragédies : *Spartacus* (1760), *Blanche et Guiscard* (1763, *Beverley* (1768) et de plusieurs comédies.

20 — *Portrait du comte d'Albaret.*

En buste, de profil à droite, coiffé d'une perruque à catogan.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Au revers, l'indication manuscrite : « Comte d'Albaret, mon ancien ami et camarade de collège des Jésuites à Paris. Il était né à Perpignan, mais originaire du Piémont, son nom était Porte. Il est mort à Rouen, en 1793, âgé d'environ 63 ans. Ce portrait fait par Cochin est on ne peut pas plus ressemblant. »

Le comte d'Albaret était *grand orateur du sublime ordre des Lanturelus,* dont la marquise de la Ferté-Imbault, fille de Mme Geoffrin, était la reine.

« M. le comte d'Albaret, grand persifleur de son métier, à ce qu'il imagine, avait mis en usage ce talent avec quelque succès, contre le médecin Tronchin. Ce dernier prit sa revanche très avantageusement, en persiflant à son tour M. d'Albaret. Il le berça d'un mariage de quatre millions, lui donna à dîner avec sa prétendue, qui paraissait se prendre de belle passion pour lui. La femme qui jouait ce rôle avait de la figure, de l'esprit, contrefaisait l'étrangère; et au dénouement elle se trouva Française au lieu d'être Hollandaise, et mariée au lieu d'être veuve, comme M. Tronchin avait annoncé à M. d'Albaret. Cette histoire, qui n'est qu'en récit dans la comédie de M. de Sauvigny, y eût été infiniment mieux en action. Cette scène s'est passée il y a quelques années, et je crois que M. d'Albaret n'a pas été enchanté de la voir racontée et renouvelée au théâtre. » (*Journal de Collé*, tome III, page 300, février 1771).

17

18

19

20

21

Hélio Léon Moreau Paris

21 — *Portrait de Pierre de Clibereil.*

En buste, de profil à gauche, le nez busqué, la lèvre inférieure légèrement avançante.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Au revers la mention manuscrite : « Pierre de Clibereil, ambassadeur à l'île de Malte. »

22 — *Portrait de M. Roland de Lorenci.*

En buste, de profil à droite, le nez busqué, la bouche entr'ouverte.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Au verso, on lit l'indication manuscrite : « Lorenci (Roland de), chevalier de l'ordre de Saint-Étienne, colonel à la suite du régiment royal d'infanterie italienne. »

23 — *Portrait du comte de Creutz.*

En buste, de profil à gauche, coiffé d'une perruque à catogan.

Dessin au crayon noir, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Au revers, la mention manuscrite ; « Creult (Gustave, comte de), seigneur suédois, né en 1732, a passé par Paris en 1764 pour aller, ministre de sa cour, à celle de Madrid. »

Gustaf-Filip Creutz, poète, diplomate et ministre, naquit en Finlande en 1731 et mourut le 30 octobre 1785. Il entra à la chancellerie en 1751. Envoyé en Espagne comme ministre de Suède (1763), il passa avec le même titre à la cour de France (1766), devint ambassadeur en 1772 et chevalier de l'ordre des Séraphins en 1780. Mais ce sont surtout ses *Œuvres littéraires* qui l'ont rendu célèbre. Elles parurent en 1753-1755, 3 volumes. Il faut citer encore *Atis et Camilla; Daphné, chant d'été;* et *l'Apologie du mensonge* (1757), où il se montre le plus brillant représentant du goût français dans la littérature suédoise.

24 — *Portrait du comte de Baudouin.*

En buste, de profil à droite, coiffé d'une perruque à catogan, l'habit entr'ouvert sur un jabot de dentelle.

Dessin au crayon noir, frotté de blanc.

Signé en bas, au centre : *Dessiné par C.-N. Cochin le fils.*

Diam., 10 cent.

Gravé par Watelet en 1756.

Au revers, l'indication manuscrite : « Baudouin (comte de), capitaine aux gardes françaises, puis maréchal de camp, mort à Paris, le 4 janvier 1797, à l'âge de 80 ans. »

Simon-René, comte de Baudouin, né le 13 avril 1723, mort le 4 janvier 1797, graveur et collectionneur; devenu colonel d'infanterie, il publia, en 1757, un recueil de 63 eaux-fortes in-fol. représentant *L'Exercice de l'Infanterie française,* recueil qui a été copié au trait par A. de Saint-Aubin.

25 — *Portrait présumé du comte d'Einsiédeln.*

En buste, de profil à droite, coiffé d'une perruque à catogan.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Signé en bas, au centre : *C.-N. Cochin filius delin. 1752.*

Diam., 10 cent.

Au revers, l'indication manuscrite : « Comte d'Einsiédel, Jean-Georges-Frédéric, Ministre du Cabinet et secrétaire d'État à l'Intérieur et de Son Altesse Sérénissime l'Électeur de Saxe. »

22

23

24

25

26

26 — *Portrait du comte Maurice de Martinskirkc de Brühl.*

En buste, de profil à gauche, coiffé d'un catogan.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Gravé par S.-C. Miger, 1764.

Au verso, la mention manuscrite : « *Neveu du chambellan du feu Roy de Pologne, Électeur de Saxe.* »

Son oncle, Heinrich, comte de Brühl, homme d'État allemand, né le 13 août 1700, mort le 28 octobre 1763, gagna la faveur d'Auguste II, roi de Pologne, qui le nomma chambellan. Il fut tout puissant sous le fils de ce roi, Auguste III (1733-1763), à qui il contribua à assurer la couronne de Pologne et qui lui abandonna la direction des affaires du royaume. Le comte de Brühl laissa les finances et l'armée de la Pologne dans un état fort précaire, mais lui-même ne s'oublia pas : il se fit donner à plusieurs reprises des domaines et on évalue ses concussions à plus de 5 millions de thalers. Il les employa à construire son palais de Dresde, dont le jardin et la terrasse sont célèbres, à y entasser des objets d'art et à former une superbe bibliothèque (62.000 volumes), qui fait maintenant partie de la bibliothèque royale de Dresde.

27 — *Portrait de Vien.*

En buste, de profil à droite, coiffé d'une perruque à catogan.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Signé en bas, au centre : *Dessiné par C.-N. Cochin le fils, en 1759.*

Diam., 10 cent.

Joseph-Marie comte Vien, peintre et graveur, né à Montpellier le 18 juin 1716, mort à Paris le 27 mars 1809, élève de Natoire, agréé à l'Académie en 1751, académicien le 30 mars 1754; adjoint à professeur le 6 juillet de la même année; professeur le 7 juillet 1759; recteur le

7 juillet 1781; directeur de l'Académie de France à Rome en 1775; membre de l'Institut 1795; créé sénateur et comte de l'Empire. A pris part aux expositions de 1753 à 1789. Fut le maître de David.

Le musée du Louvre conserve un portrait de Vien, par A. Roslin; un autre par J.-S. Duplessis est à l'École des Beaux-Arts; un troisième portrait de l'artiste par lui-même au musée de Montpellier.

« Vien était, écrit Mme Geoffrin à Stanislas-Auguste Poniatowski, « l'un des hommes qu'elle aime et qu'elle estime le plus, autant pour l'honnêteté de son âme que pour son mérite. »

Ses *Carnets* indiquent qu'elle possédait de l'artiste plusieurs tableaux dont elle indique le prix d'acquisition :

« Les quatre tableaux de mon cabinet, de même grandeur, 1,500 livres pièce : 6,000 livres; — une *Mélancolie,* 400 livres; — une *Jeune Fille qui brode,* 400 livres; — une *Jeune Fille jetant des fleurs par une fenêtre,* 300 livres; une *Tête de Vierge*, en encaustique, 150 livres. » Cité par M. de Ségur, *le Royaume...*, ouv. cité, page 404.

28 — *Portrait de Chardin.*

En buste, de profil à gauche, coiffé d'une ample perruque bouclée.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Signé en bas, au centre : J. S. Chardin, *dessiné par C.-N. Cochin le fils.*

Gravé par L. Cars, 1755.

Jean-Baptiste-Siméon Chardin, peintre, né à Paris le 2 novembre 1699, mort au Louvre le 6 décembre 1779; agréé et reçu académicien le 25 septembre 1728; conseiller le 28 septembre 1743; trésorier le 22 mars 1755. Il prit part aux expositions de 1737 à 1779.

La gravure de ce dessin figure au présent catalogue sous le n° 52.

27

28

29

30

31

29 — *Portrait de Pierre.*

En buste, de profil à droite, le cou nu, le visage souriant.
Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Gravé par C.-H. Watelet en 1755.

Jean-Baptiste-Marie Pierre, peintre d'histoire et graveur, né à Paris en 1713, mort dans la même ville le 15 mai 1789. Élève de Natoire ; agréé à l'Académie le 8 avril 1741; académicien le 31 mars 1742; adjoint à professeur le 28 mars 1744; professeur le 6 juillet 1748; directeur le 7 juillet 1770; premier peintre du roi le 30 juin 1770. Il prit part aux expositions de 1741 à 1769. G. Voiriot a peint son portrait.

Cochin a gravé quatre vignettes de jeux d'enfants dessinées par Pierre et neuf estampes pour le roman de M. Watelet : *Sylvie*, in-8°, Prault, 1743.

Pierre fit également les dessins d'une série de beaux vases de forme chantournée et dédiés à Madame Geoffrin, qui ont été gravés par Watelet (*Raccolta di vasi*, 1752).

30 — *Portrait de François Boucher.*

En buste, de profil à droite; perruque à catogan, jabot de dentelle.
Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Gravé par L. Cars, 1754.

François Boucher, né à Paris le 29 septembre 1703, mort le 30 mai 1770. Peintre, élève de François Lemoine; agréé à l'Académie le 24 novembre 1731; académicien le 30 janvier 1734, professeur le

2 juillet 1737; directeur le 23 août 1765; premier peintre du roi la même année. A pris part aux expositions de 1737 à 1769.

Le Louvre conserve un portrait de l'artiste au pastel par Lundberg (1742).

S. C. Miger en a gravé un autre peint par Restout et Carmona, un autre par Roslin.

Boucher était des dîners du lundi chez Madame Geoffrin, qui goûtait sa verve légère et l'agrément de son talent. Ses *Carnets* nous apprennent qu'elle possédait du peintre : « Quatre petites *Pastorales*, à 600 livres la pièce, 2,400 livres; — une *Sainte Famille*, 600 livres; — deux *Pastorales* de la grandeur de *la Sainte Famille*, 1,200 livres; — deux paysages de même grandeur que *la Sainte Famille*, 1,200 livres » et qu'elle dépensa pour lui et Mme Boucher en « galanteries » 300 livres.

31 — *Portrait de Jacques Guay.*

En buste, de profil vers la gauche, coiffé d'une perruque nouée d'un catogan.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diamètre, 10 cent.

Jacques Guay, né à Marseille, vers 1715, mort à Paris, en 1787. Élève de Boucher pour le dessin; fut le premier graveur sur pierres fines admis à l'Académie, où il fut reçu le 30 mars 1748, sur une cornaline, montée en bague, représentant *Apollon couronnant le génie de la peinture et de la sculpture*. Il prit part aux Salons de 1747 à 1759 et exposa en 1755 un *Portrait du Roi* sur sardoine onyx de forme ovale. Mme de Pompadour le prit pour maître, installa son touret dans ses propres appartements et lui commanda cette série d'intailles qu'elle traduisit ensuite à l'eau-forte, réunit plus tard dans un recueil sous le titre de : *Suite d'estampes gravées à l'eau-forte par la marquise de Pompadour, d'après les pierres gravées de Guay*, et légua par testament au roi : « Je supplie Sa Majesté d'accepter le don que je lui fais de toutes mes pierres gravées par Guay, bracelets, bagues, cachets, pour augmenter son cabinet de pierres fines gravées. »

32 — *Portrait présumé de Paul Thiry, baron d'Holbach.*

En buste, de profil à droite, coiffé d'une perruque à catogan.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Au revers, l'indication manuscrite : « Paul Thiri, baron d'Holbach, membre de l'Académie de Berlin, connu par ses ouvrages sur la littérature; mort à Paris, le 1er janvier 1789. »

Une indication similaire figure au verso du n° 12; l'une d'elles est erronée. L'iconographie de d'Holbach est fort pauvre et ne permet pas une identification précise. Nous nous bornerons à mentionner que le sculpteur Le Comte exposa un buste en plâtre du « baron d'Olbak » au Salon de 1789 (n° 234 des Livrets), sa trace est perdue. Carmontelle a fait également un portrait de lui au dessin.

33 — *Portrait de M. Dodart, intendant de Bourges.*

En buste, de profil à gauche; coiffé d'une ample perruque frisée.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Gravé par Watelet, 1753.

34 — *Portrait de l'Impératrice Catherine II.*

En buste, de profil à gauche, un ruban dans la chevelure, elle porte une robe décolletée bordée de fourrure.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Lorsque la princesse d'Anhalt-Zerbst vint à Paris, en 1758, elle fut mise en relation avec Madame Geoffrin par l'ambassadeur de Russie, en France, le prince de Cantémir : « elle vient souvent à ma toilette, écrit-elle à M. de Pouilly, et nous allons ensemble voir les cabinets de curiosités ». Madame Geoffrin lui plut au point que Catherine II, sa fille, alors grande-duchesse de Russie, et plus tard, impératrice, entra en correspondance avec la veuve « du digne M. Geoffrin », seize lettres ont été conservées de cet échange épistolaire et publiées par M. Hamburger. « Elle s'épanche avec Madame Geoffrin en menues confidences, entre dans les détails de sa vie domestique, lui raconte l'emploi de ses journées..., on échange des cadeaux, Madame Geoffrin fait don à la souveraine *d'un déjeuner de porcelaine*, dont celle-ci promet de se servir chaque matin, et Catherine riposte par une *pelisse de zibeline*, de la plus grande beauté ». P. de Ségur, *Le Royaume de la rue Saint-Honoré*, ouv. cité, p. 203 et suivantes.

L'amitié de la Tsarine pour Madame Geoffrin dura cinq ans.

35 — *Portrait de M. de Lassone.*

En buste, de profil à droite, coiffé d'une perruque bouclée.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Signé au centre, en bas : *C. N. Cochin filius delin. 1769.*

Diam., 10 cent.

Au revers : « M. de La Saune, premier médecin de la Reine. »

Gravé par A. de Saint-Aubin, 1770.

Joseph-Marie-François de Lassone, né à Carpentras le 3 juillet 1717, mort à Paris le 8 décembre 1788. En 1751, il devint le médecin de la reine, puis fut premier médecin de Marie-Antoinette et de Louis XVI.

32

33

34

35

36

36 — *Portrait de la marquise d'Estampes.*

En buste, de profil à gauche, coiffée de dentelle, un ruban noué sur la nuque.

Dessin à la mine de plomb rehaussée de sanguine, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Au verso, l'indication manuscrite : *Dame de la Cour.*

Gravé par La Live de July, 1758. Les vers suivants accompagnent la gravure :

« Pour charmer tous les yeux, le dieu qui nous enflamme
Réunit dans Hébé, les grâces, la beauté.
Pour se faire adorer, les dieux ont dans son âme
Imprimé tous les traits de la divinité. »

Jombert, l'ami de Cochin, nous permet de mettre un nom à la place de cette désignation discrète, celui de la Marquise d'Estampes : « Au bas du portrait, on lit quatre vers français où elle est comparée à Hébé. » Ch.-Antoine Jombert, *Catalogue de l'Œuvre de Charles-Nicolas Cochin* (Paris, 1770).

37 — *Portrait de Marc-René de Voyer, marquis de Paulmy d'Argenson.*

En buste, de profil à droite, coiffé d'une perruque à catogan, l'habit entr'ouvert sur un jabot de dentelle.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Gravé par Watelet, 1755, avec la mention : Marc-René, Marquis de Voyer.

Né à Paris en 1721, il est mort aux Ormes en 1782 ; il était plus particulièrement connu sous le nom de marquis de Voyer. Il servit à Fontenoy et fut fait maréchal de camp après la paix d'Aix-la-Chapelle. Il fut blessé à Crevelt et nommé lieutenant-général. Plus tard, il obtint le gouvernement de Touraine et de la ville de Loches.

38 — *Portrait de M. G. de Sartine.*

En buste, de profil à gauche, coiffé d'une large perruque bouclée.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Antoine-Raymond-Jean-Guabert-Gabriel de Sartine, comte d'Alby, né à Barcelone le 12 juillet 1729, mort à Tarragone le 7 septembre 1801. Lieutenant criminel au Châtelet de Paris (1755), il devint lieutenant-général de police de 1759 à 1774. Il fut appelé au ministère de la marine le 24 août 1774, Necker obtint son renvoi le 14 octobre 1780. Il émigra dès le début de la Révolution.

39 — *Portrait du Marquis de Marigny.*

En buste, de profil à gauche, souriant, il est coiffé d'un catogan, l'habit entr'ouvert sur un jabot de dentelle.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Gravé par Cochin en 1757.

Au verso, on lit l'indication : « Marigni, célèbre par sa fraternité avec Mme de Pompadour, maîtresse de Louis XV. »

Abel-François Poisson, marquis de Marigny, directeur général des bâtiments du roi, né en 1727, mort à Paris, le 10 mai 1781. C'est à sa sœur, Mme de Pompadour, qu'il dût sa haute fortune. C'est en 1751, qu'il remplaça, dans les fonctions de directeur des bâtiments du roi, Lenormand de Tournehem, que l'on suppose être son père. Il obtint, en 1755, le cordon du Saint-Esprit. L'année de sa mort, Cochin fit son éloge dans le *Journal de Paris*. Il avait d'ailleurs toujours été un peu le conseiller de la Surintendance, pour tout ce qui touche aux arts, après la retraite de Carle Vanloo, et M. de Marigny l'appelait plaisamment *mes yeux*.

37

38

39

41

40

40 — *Portrait de Milord Clerk.*

En buste, de profil à gauche; perruque à catogan et habit galonné.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

« Le baron d'Holbach eut l'idée de lui présenter [à Mme Geoffrin] un jour le général Clerk, commandant les troupes anglaises envoyées au Portugal pendant la guerre de Sept Ans. Au bout d'une demi-heure, le baron se retire et le général Clerk, au lieu de le suivre, reste. Madame Geoffrin lui demande s'il va beaucoup aux spectacles? — Rarement. — Aux promenades? — Très peu. — A la cour, chez les princes? — On ne saurait moins. — A quoi passez-vous donc votre temps? — Mais, quand je me trouve bien dans une maison, je cause et je reste. A ces mots, dit Grimm, Madame Geoffrin pâlit. Il était six heures du soir; elle pense qu'à dix heures M. Clerk se trouvera peut-être encore bien dans sa maison. Cette idée lui donne le frisson de la fièvre. Le hasard amène M. d'Alembert; Madame Geoffrin lui persuade au bout de quelque temps qu'il se fasse ramener par le général Clerk. Celui-ci, charmé de rendre service, dit à M. d'Alembert qu'il est le maître de disposer de son carrosse, et qu'il n'en a besoin, lui, que le soir pour le ramener. Ces mots furent un coup de foudre pour Madame Geoffrin, qui ne put jamais se débarrasser de notre Écossais jusqu'à la fin de la journée. Elle ne peut penser aujourd'hui au général sans ressentir un frémissement universel par tout le corps. »
L. Perrey. *Figures du temps passé*, p. 338. (Paris, 1900.)

41 — *Portrait de Jean-Charles-Philibert Trudaine.*

En buste, de profil à gauche, coiffé d'une perruque bouclée, la bouche entr'ouverte.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Signé en bas, au centre : *Dessiné par C.-N. Cochin.*

Gravé par A. de Saint-Aubin, 1774.

J.-C Philibert Trudaine de Montigny, né à Clermont-Ferrand en 1733, mort à Paris le 5 août 1777. Il succèda à son père, en 1767, dans sa charge d'intendant général des finances et dans ses fonctions de directeur de l'administration des ponts et chaussées. Il fut membre honoraire de l'Académie des Sciences.

42 — *Portrait du Comte de Caylus.*

En buste, de profil à gauche, la bouche entr'ouverte.
Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Gravé par Cochin en 1752.

Au verso, on lit : « De Caylus. Petit-neveu de Madame de Maintenon. — Anne-Claude-Philippe de Tubière, comte de Caylus, naquit à Paris en 1692 et y mourut en septembre 1765... Il commença par servir, mais, après la paix de Rastadt, faite en 1714, il fit un voyage en Italie, puis il passa dans le Levant, vit le fameux temple de Diane à Éphèse, etc. Il s'est rendu très recommandable aux arts et aux sciences. Je le vois très souvent chès (*sic*) Madame Geoffrin qui a écrit ce qui précède ».

Anne-Claude-Philippe de Tubières, de Grimoard, de Pestels, de Lévis, comte de Caylus, archéologue, graveur, littérateur et amateur d'art, abandonna de bonne heure la carrière des armes pour se consacrer à son goût de l'antiquité.

Il avait fait sa première campagne en 1709, dans les mousquetaires, revint sain et sauf de la bataille de Malplaquet et reçut même à Versailles les éloges du roi, qui, faisant asseoir sur ses genoux ce grand garçon de 17 ans, aurait dit : « Voyez mon petit Caylus, il a déjà tué un de mes ennemis! » Il délaissa le monde et la cour, « un seul salon avait le privilège de l'arracher au travail, celui de Madame Geoffrin; il y apportait une brusquerie et un ton tranché qui ne manquaient pas de piquant dans cette société de beaux esprits, mais qui lui avaient fait de nombreux ennemis... Il se retrouvait dans le salon de cette dernière avec Marmontel qui a laissé de lui un portrait si partial et si malveillant, avec Duclos, Crébillon fils, Moncrif, Maurepas, Diderot qu'il traite dans une lettre de *gredin*, et les artistes les plus remarquables de l'époque. » Baron Roger Portalis, *Les Dessinateurs d'illustrations au XVIIIe siècle*, tome I (Caylus).

Diderot, quand il apprit sa fin, lui composa, dit-on, cette épitaphe :

« Ci-gît un antiquaire acariâtre et brusque ;
Ah ! qu'il est bien logé dans cette cruche étrusque ! »

« Rancune de métier de deux amis des arts, mais l'épigramme n'est vraiment pas juste, et la vie entière de l'homme, pas plus que cette bonne figure souriante que nous a conservée le crayon de Cochin et

où se peignent si bien la finesse et la bonté, ne la justifient. » *R. Portalis, ibidem.*

Ajouterons-nous, avec le comte Clément de Ris : Cf. *Les Amateurs d'autrefois,* qu'ayant eu sous les yeux l'exemple de la liaison de sa mère avec le maréchal de Villeroi, il eut, lui aussi, des liaisons en vue, entre autres avec Madame Quinault-Dufresne de la Comédie-Française et qu'il éprouva pour Madame Geoffrin, qui l'appelait son « grand croquant », le plus tendre sentiment.

« Monsieur de Caylus était l'homme le plus modeste et le moins attaché aux vanités de ce monde, il ne rendait à ses pareils que des visites de circonstance et ne composait sa société que de savants, de littérateurs et surtout d'artistes célèbres, ou capables de le devenir... Avec une fortune très honnête, il ne dépensait presque rien pour lui-même : il n'employait ses revenus qu'au progrès des arts et au secours des artistes indigents... ». *Lettres* de Marin *relatives à la publication des Souvenirs de Madame de Caylus.*

43 — *Portrait de C.-H. Watelet.*

En buste, de profil à gauche, le visage souriant.
Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Gravé par Watelet, 1753.

Claude-Henri Watelet, né à Paris le 28 mai 1718, mort le 12 janvier 1786, était le fils du receveur général des Finances pour la généralité d'Orléans et hérita de sa charge à l'âge de 22 ans. Il profita de sa grande fortune pour se livrer à son goût pour les arts. Il peignit, versifia, s'occupa de musique et fut recherché par la plus brillante société. Sur la recommandation de Madame de Tencin, il fut nommé associé libre de l'Académie de peinture et publia, en 1760, *l'Art de peindre,* poème en quatre chants, dont son ami Pierre lui fournit les dessins et dont Diderot écrivit : « Si le poème m'appartenait, je couperais toutes les vignettes, je les mettrais sous des glaces et je jetterais le reste au feu. » Il publia aussi un roman, *Sylvie,* et collabora au Dictionnaire des arts de peinture, sculpture et gravure.

« Watelet aimait beaucoup à graver le portrait... aussi, soit d'après ses propres dessins, soit d'après ceux de Cochin, il nous a conservé les physionomies intelligentes de *Turgot,* du marquis *de Voyer d'Argenson* et du comte *de Vence,* la face lippue de *d'Alembert,* l'air bêta de l'amateur *Chastre de Billy,* le profil papelard de l'*abbé Copette...,* la charmante figure de son ami *Pierre,* l'air pincé de *Lady Hervey,* ou l'air doux et bon de *Marguerite Lecomte.* » (Baron Roger Portalis, *les Dessinateurs d'illustrations au XVIIIe siècle,* op. cit. p. 649.)

« Cochin nous a conservé, dans un charmant portrait, ses traits fins et élégants. » (*Ibid.,* p. 651.)

Greuze fit également son portrait, lequel n'eut pas l'heur de plaire à Diderot : « Il est terne, il a l'air d'être embu; il est maussade.. retournez la toile. »

44 — *Portrait de M. de La Live de Jully.*

En buste, de profil à gauche, la perruque nouée d'un catogan.
Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Gravé par de La Live de Jully.

Ange-Laurent de La Live de Jully, introducteur des ambassadeurs, né à Paris en 1725, était le fils d'un fermier général et l'ami de presque tous les artistes de son temps. Mariette était son conseiller et dressa un catalogue historique de sa collection. Son cabinet a été vendu et dispersé en 1770. L'un des plus précieux Rubens du Louvre provient de cette vente où il fut adjugé 20.000 livres : *Portrait d'Hélène Fourment et de deux de ses enfants.*

M. de La Live épousa en 1749 Mlle Louise-Élisabeth Chambon. Elle mourut en 1752 de la petite vérole.

« La douleur où il était d'avoir perdu sa femme fut poussée jusqu'au délire, et parut d'autant plus étrange que la dissipation à laquelle il s'était livré jusqu'au dernier moment de sa vie ne l'y avait pas préparé. Sa première sortie fut pour commander un superbe mausolée en marbre, qu'il destina à être placé dans un cabinet, au fond de son appartement. Il fit faire une demi-douzaine de portraits, qu'il rangea tout autour de sa chambre, et il passait son temps à se nourrir ainsi de sa douleur. » (*Mémoires de Madame d'Épinay*, première partie, chap. X, p. 433.)

45 — *Portrait de Mariette.*

En buste, de profil à gauche, la bouche entr'ouverte.
Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Gravé par A. de Saint-Aubin, 1765.

La gravure de ce dessin figure au présent catalogue sous le n° 53.

Pierre-Jean Mariette, célèbre amateur français, né à Paris, le 7 mai 1694, mort le 10 septembre 1774. Il avait réuni, grâce à un goût sûr, à une science profonde et aussi grâce à une belle fortune, une des plus belles collections d'art qui aient été formées surtout en estampes et en dessins. Il y eut trois catalogues différents de la collection de Mariette : le premier parut le 1er février 1775 ; le second, au mois de mai et le troisième le 24 juillet de la même année. Le frontispice du catalogue fut dessiné par C.-N. Cochin et gravé par Choffard.

42

43

44

45

46

46 — *Portrait du Marquis de Croismare de Lasson.*

En buste, de profil à gauche; perruque à catogan, jabot de lingerie.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Signé en bas : *Cochin filius delin. 1757.*

Diam., 10 cent.

Gravé par Halm avec l'inscription : *Nil dixit, nil egit, ut alter tamen omnia recte.*

Le marquis de Croismare, à quatre-vingts ans, était assidu aux soupers du lundi de Mme de la Ferté-Imbault, qui l'aimait pour « la grâce de son esprit, son imagination féconde, son talent de poète et sa gaîté de pinson ». Un léger malaise qu'il eut et qui l'empêcha un soir d'assister à ces agapes, fut l'occasion de la fondation du « *sublime Ordre des Lanturelus* » dont Mme de la Ferté-Imbault fut la « *Très extravagante majesté autocrate de toutes les Folies* » et dont il fut le « *Grand Maître* ». Ce fut une association de beaux esprits, dont le duc de la Trémoïlle était *Grand Fauconnier*, le cardinal de Bernis *Grand Protecteur*. le comte d'Albaret, *Grand Orateur*, dont la renommée fut vive à l'époque et dépassa celle de l'ordre de *la Calotte*, de l'ordre de *la Mouche-à-Miel*, fondé par la duchesse du Maine, du *Cercle de la Paroisse*, qui tenait ses assises chez Mme Doublet, de l'ordre de *la Persévérance* ou de celui de *la Félicité*. Le marquis de Croismare mourut en 1772.

Cf., pour plus de détails sur l'ordre des Lanturelus, M. de Ségur, *Le Royaume de la rue Saint-Honoré*, ouv. cité, p. 179 et suivantes.

« Je lui crois bien soixante ans, il ne les paraît pourtant pas; il est d'une taille médiocre, sa figure a dû être très agréable : elle se distingue encore par un air de noblesse et d'aisance qui répand de la grâce sur toute sa personne. Sa physionomie a de la finesse. Ses gestes, ses attitudes ne sont jamais recherchés ; mais ils sont si bien d'accord avec la tournure de son esprit, qu'ils semblent ajouter à son originalité... Je le soupçonne de renfermer dans son cabinet les épines des roses qu'il

distribue dans la société : assez constamment gai dans le monde, seul, je le crois mélancolique. » (*Mémoires de Madame d'Épinay*, 2e partie, chap. VI, p. 218.)

« L'incomparable marquis de Croismare avait une laideur originale, charmante, caractéristique (Corresp. t. II, 41, Galiani, et t. II, 58); « un portrait en profil ne ressemblera jamais à notre bon M. de Croismare, dont le masque et la pantomime du visage étaient la caractéristique. »

Diderot le peint comme un peu léger (sept. 1767) : « Il a trop besoin de variété pour s'asseoir plus d'un jour. »

47 — *Portrait de David Hume.*

En buste, de profil vers la droite, coiffé d'une perruque à catogan.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Signé au centre, en bas : *Dessiné par C.-N. Cochin 1764.*

Diam., 10 cent.

Gravé par G.-C. Miger, 1764.

David Hume, né à Edimbourg le 26 avril 1711 et décédé dans la même ville le 25 août 1776. Il a lui-même composé sa biographie : *My own Life,* qui parut après sa mort en 1777. Ses principaux ouvrages sont : *le Traité de la nature humaine,* qu'il écrivit à La Flèche et publia en 1739; *les Essais moraux et politiques* (1741); *les Essais sur l'Entendement humain* (1748), et une *Histoire d'Angleterre,* dont la première partie fut offerte au public en 1754 et la seconde en 1756. Lorsqu'il revint en France, en 1763, avec le marquis de Hertford, il y fut recherché, fêté, choyé et goûta toutes les douceurs de la gloire. Les trois Dauphins, les futurs Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, lui débitèrent à Versailles un petit compliment plein de louanges et d'adulations. Il fut pendant son séjour fort assidu aux réceptions intimes de Madame Geoffrin. Les lettres qu'elle lui écrivit sont conservées aux archives de la Société royale d'Edimbourg : « Gros coquin que vous êtes, voilà donc comment vous m'avez trompée? Après toutes les assurances réitérées de revenir et les semblants que vous avez faits de louer une maison, vous nous abandonnez, et votre lettre ne me donne pas le moindre rayon d'espérance. Je voudrais bien pouvoir vous oublier, mais je ne puis. » (Paris, 25 sept. 1767.)

La haute société parisienne se disputait sa présence : « Ces dames ne peuvent se passer de lui à leur toilette, à l'opéra, sa face large... ne s'aperçoit guère qu'entre deux jolis minois. » Lord Charlemont. Le billet suivant prouve l'estime où le tenait Madame Geoffrin elle-même :

« Malgré tous les succès dont vous me flattez, je les compterais pour rien si je n'avais pas réussi près de vous. En vérité, monsieur, je ne me suis rengorgée que dès l'instant que je me suis aperçue que je vous plaisais. Nous autres, femmes, nous avons le tact fin et prompt sur l'impression que nous faisons.., j'espère vous trouver aussi aimable et aussi *coquin* que vous l'étiez quand vous êtes parti (pour Compiègne). Ce mot vous convient et vous sied bien. » Lettre de Madame Geoffrin à Hume, en juillet 1764, citée par M. de Ségur, *le Royaume...,* page 69.

48 — *Portrait du Vicomte David Murray.*

En buste, de profil à gauche, portant les insignes de ses ordres.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Au revers, la mention : « David. Murray. (vicomte) venu en France la 1re fois en 1751, y est resté en 1752-1753, a été depuis ambassadeur à Vienne pendant neuf ans, ambassadeur de France en 1773. »

David Murray, né le 9 octobre 1727, mort le 1er septembre 1796 à Brighton, neveu de William Murray, comte de Mansfield, entra dans la diplomatie en 1751 et fut attaché à l'ambassade de Paris, puis devint envoyé extraordinaire à Dresde en 1756. Il occupa les mêmes fonctions à Paris de 1772 à 1778. Il devint ministre en 1779 et fut deux fois président du conseil.

Cf. n° 11 du catalogue.

47

48

49

50

51

Héliot Leon Marotte Paris

49 — *Portrait de Milady Hervey.*

En buste, de profil à gauche, coiffée d'un petit bonnet, le visage souriant. Derrière elle, on aperçoit le dossier de son fauteuil.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Diam., 10 cent.

Gravé par Watelet, 1752.

Au revers, la mention manuscrite : « Milady Hervey, qui a fait plusieurs voyages en France, nous étions très liés elle et moi d'une très tendre amitié, je devais aller la voir à Londres, lorsqu'elle est morte, ce qui arriva en 1768. »

Mary Lepell, demoiselle d'honneur de la princesse de Galles, épousa en 1720 lord John d'Ickworth Hervey. Elle eut une vive réputation d'esprit et de grâce; elle a été chantée par Pope, par Gay, célébrée par Pultney, Chesterfield et par Voltaire. Horace Walpole lui dédia ses *Anecdotes of painting;* Horace Walpole, qui débarqué à Paris le 12 septembre 1765, de tout l'hiver ne bougea de chez Madame Geoffrin. Charmé de la grâce de sa nouvelle amie, il écrivait alors — car plus tard, séduit par Mme du Deffand, il railla durement « La Geoffriniska » — « c'est une femme extraordinaire, un des meilleurs entendements que j'aie rencontrés, si charmante qu'il jurerait qu'elle fût une lady Hervey en personne. »

50 — *Portrait de Hans de Stanley.*

En buste, de profil à gauche, le nez busqué, la bouche entr'ouverte.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Signé au centre, en bas : *Dessiné par C.-N. Cochin le fils. 1761.*

Diam., 10 cent.

Gravé par S. C. Miger en 1765.

Au revers, l'indication manuscrite : « Mr Danley (Charles), ministre d'Angleterre et de France en 1762, pour traiter la paix qui fut signée. »

51 — *Portrait de Antoine Thomas.*

En buste, de profil à gauche, coiffé d'une perruque à catogan, l'habit entr'ouvert sur un jabot de batiste.

Dessin à la pierre noire, de forme ronde.

Signé en bas, au centre : *C.-N. Cochin filius delin. 1767.*

Diam., 10 cent.

Gravé par A. Thomas.

Au verso, l'inscription manuscrite : Lgnard John, *membre de l'Académie des Sciences, né à Clermont en ...., mort en 1785*, qu'il convient de rectifier ainsi : Antoine-Léonard Thomas, né à Clermont-Ferrand en 1732, mort au château d'Oullins, près de Lyon, en 1785. Membre de l'Académie française. Il a publié en 1759 un *Éloge du maréchal de Saxe*, en 1760 l'*Éloge de d'Aguesseau*, en 1762 l'*Ode au Temps*. On lui doit encore un *Essai sur les femmes dans les différents siècles* (1772).

GRAVURES

COCHIN

(D'après C.-N.)

52 — *Portrait de Chardin.*

Gravure par L. Cars.

Cf. le n° 28 du présent catalogue.

COCHIN

(D'après C.-N.)

53 — *Portrait de Mariette.*

Gravure par A. de Saint-Aubin.

Cf. le n° 45 du présent catalogue.

COCHIN

(D'après C.-N.)

54 — *Portraits de :*

Edme Bouchardon. — Guillaume Coustou.
Benjamin Franklin. — Jean-Antoine Rigoley de Juvigny.
J.-B. Massé. — J.-Ph. Rameau.
J. Restout. — Joseph-Charles Roettiers.
Paul-Ambroise Slodtz. — Prince de Turenne.
Jean-George Wille.

Gravures par A. de Saint-Aubin, Cochin, L. Cars, S. C. Miger, etc.

Ce numéro sera divisé.